« ÉLOGE DE LA RARETÉ* » : LE CORNET À DÉS ENLUMINÉ POUR PAUL BONET

Jean-Marc PONTIER** et Patricia SUSTRAC***

De décembre 1942 jusqu'au jour de son arrestation, le 24 février 1944, Max Jacob ornera de dessins et de poèmes ses éditions originales pour des bibliophiles et des libraires. Le poète Monny de Boully *alias* Claude Pascal - reconverti pendant l'Occupation dans le commerce des éditions rares -, Rouam, son libraire orléanais, Willy Michel, l'exploitant parisien du Photomaton, Paul Éluard et Paul Bonet seront ses principaux clients. Le célèbre relieur lui confiera de nombreuses commandes : les *Œuvres burlesques et mystiques de Frère Matorel mort au couvent*[1], *Saint Matorel*[2], *La Côte*[3], *Le Siège de Jérusalem*[4],

* Nous empruntons l'intitulé de cet article au titre éponyme de l'exposition de la BnF (25 nov. 2014-31 janv. 2015) au cours de laquelle les trésors de la Réserve des livres rares furent exposés dont l'exemplaire enluminé du *Cornet à dés* pour Paul Bonet. Nous remercions Marie-Caroline Dufayet, responsable des éditions de la BnF, et Jean-Marc Chatelain, conservateur, directeur de la Réserve des livres rares de la BnF, d'avoir autorisé cet emprunt.

** Jean-Marc Pontier est enseignant et critique. Il est auteur d'une thèse, *Max Jacob, du Poème au dessin* (Orléans, 1995, Julie Sabiani dir.), ainsi que d'articles étudiant le rapport entre peinture et écriture dans l'œuvre de Max Jacob.

*** Patricia Sustrac a publié des articles critiques et biographiques et édité plusieurs correspondances de Jacob. Elle est Présidente de l'Association des Amis de Max Jacob depuis 2005 et Directrice de publication des cahiers consacrés à l'auteur.

Le Phanérogame[5], *Visions infernales*[6] seront minutieusement enluminés par le poète. Longues dédicaces donnant des indications sur la genèse des œuvres, *marginalia* composées de croquis, de dessins, de gouaches… ces exemplaires considérablement enrichis - dont *Le Cornet à dés*[7] - ont figuré à la vente de la bibliothèque du relieur en 1970. Adjugé lors de cette vacation, le *Cornet* devient la propriété du bibliophile François Ragazonni. À l'occasion de la dispersion de sa prestigieuse bibliothèque le 14 mai 2003[8], le *Cornet* entre définitivement dans les collections de la Bibliothèque nationale de France[9].

Cet exemplaire sur Hollande est habillé d'une reliure en box bleu foncé réalisée entre décembre 1953 et juillet 1954. Bonet la décrit brièvement dans ses *Carnets*[10] : « Une main (violâtre) tendue vers le sol dont la paume est marquée d'un "signe" (violet plus foncé) autour des rectangles verts en perspective, quelques autres bleus sur le fond, doublures de garde daim bleu. » En marge, il ajoute : « Est-ce la main du destin pour qui les dés jetés sur le tapis de jeu sont des idées ? » Au dos du volume on lit le nom du poète, le titre, l'année de parution en capitales dorées ; les doublures et les gardes portent son *ex libris* et la date de réalisation de la reliure en lettres d'or. *In fine*, Bonet a inséré sous la couverture du recueil paru chez Gallimard en 1945, les premières pages de l'édition avec la reprise du « Petit historique du *Cornet à dés* » dédié à « mon ami Paul Bonet. »

De 1935 à 1967, cinq éditions originales du *Cornet* et un manuscrit ont bénéficié de décors[11] de Paul Bonet. Outre celui conservé à la BnF, les quatre autres concernent des commandes pour les recueils 3, 4, 5 et 8 sur Japon. Jacob a connu l'exemplaire n°5, le seul actuellement localisé. Enrichi de *marginalia*, il fut exposé au *Salon d'Automne* de 1935[12]. En rendant compte de cette manifestation, le journaliste des *Nouvelles Littéraires* André Doderet distinguait « la vitrine de Paul Bonet, (…) intéressante, audacieuse et sobre (…) où *Le Cornet à dés* dissimule ses destins sous une inquiétante mosaïque : une main rouge, des cartes blanches et or, des nuages de tapis vert[13]. »

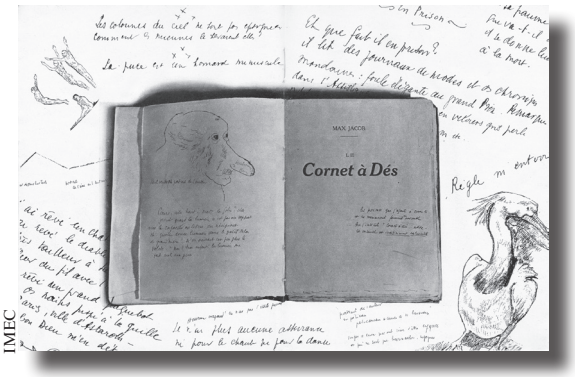
Paul Bonet est un relieur d'excellence, exigeant et méthodique. Jacob ne cesse de faire son éloge : « Tu t'es fait une case spéciale dans l'art, tu as créé un art à toi sans rivaux[14] » lui écrit-il. Chaque décor commenté dans ses *Carnets* montre qu'il souhaite trouver une adéquation entre son travail et « le style » de Jacob. Ainsi, en novembre 1952, sa reliure d'un *Cornet* lui semble « une recherche toujours incertaine » (notice 1027) ; en décembre il retravaille sur une reliure mais, cette fois-ci, pour vêtir un manuscrit du *Cornet* enluminé que le poète lui a offert en 1943. Son travail lui apparaît alors comme : « Une de ses bonnes reliures (…) en accord avec M. Jacob et la période cubiste » (notice 1030)[15].

Jacob a considérablement enrichi l'exemplaire du *Cornet* auquel il s'est consacré d'octobre à fin décembre 1943[16]. À Marcel Béalu, il écrit le 9 octobre : « J'ai un exemplaire du *Cornet* à "salir" pour le relieur de luxe Paul Bonet. J'y passe mes journées : je lui recopie un tas de poèmes en prose dans les pages blanches et je lui fais des dessins. Il me paie ça 1000 francs, ce n'est pas cher mais c'est plus que je ne lui demandais[17]. » Cette commande - comme toutes celles de Bonet - a représenté une véritable aubaine pour le poète. En cette période très difficile de l'Occupation toute de menaces et de misère, il vivote. Moralement, il est affecté par la relecture de ses œuvres : celle du *Cornet*, en particulier, ne lui inspire que des regrets exprimés toutefois avec un accent mallarméen : « J'ai relu ce livre stupide, vraiment, hélas ! stupide, quoi qu'on dise ! Je me suis trompé là aussi. (…) tout ce que je fais ne vaut rien : pâleur ! pâleur ! pâleur ! » (à René Guy Cadou, lettre inédite, 16 oct. 1943).

Cependant, le travail d'enluminure qu'il va réaliser laisse le lecteur pantois tant le recueil est loin d'afficher un quelconque désenchantement. Avec un dynamisme exceptionnel, Jacob se livre à un travail foisonnant. Toutes les pages blanches du recueil sont systématiquement enrichies de dessins ou de poèmes et parfois des deux. Une longue dédicace, vingt-six pièces poétiques[18], six dessins pleine page (un pélican, deux hérons, une rose, un danseur, un égyptien, un gymnaste exécutant un saut de l'ange), cinq dessins dans le texte (une écuyère, un lapin, une danseuse en tutu, une caricature simiesque, une figure géométrique) et un au colophon en forme de motif décoratif ornent cet exemplaire d'exception[19]. L'ensemble iconographique ne relève pas d'une volonté mimétique : Jacob n'*illustre* pas un poème mais propose un complément graphique aléatoire. Sa technique est sobre : plume et encre noire pour tous les dessins. La même plume écrit et dessine, conférant à l'ensemble une remarquable impression de cohérence graphique. Les dessins s'enchaînent fluidement : tracés ou rehaussés de crayon de couleur, les ombres sont posées au fusain ou au crayon noir gras. Il est difficile de savoir si les graphes sont antérieurs aux poèmes à l'exception peut-être de celui représentant une écuyère[20] masquée au buste dénudé, juchée en amazone sur un cheval cabré. Quelques syllabes recouvertes par le trait du dessin se distinguent, laissant penser à une surcharge, à moins que le jeu des ombres ne dessine des lettres clairsemées. Contrairement à l'illustration de l'édition originale de *La Côte* débutée en janvier 1944 pour laquelle Jacob demandera des feuillets supplémentaires[21] au relieur, l'enluminure du *Cornet* a été faite directement sur le recueil. À l'exception d'un des autoportraits, « Rose, le portrait de mon cœur » que nous retrouvons en ornementation de la lettre du 11 octobre 1943 à Cadou, nous ne connaissons pas de variantes des dessins de ce *Cornet*. Jacob a-t-il détruit ses esquisses ? Ornent-elles des missives à des destinataires encore inconnus ? Nous l'ignorons encore.

Plusieurs *marginalia* ont été éditées posthumément. L'envoi intitulé « Petit historique du *Cornet à dés* » a été immédiatement intégré à l'œuvre à l'occasion de l'édition du recueil par Gallimard en 1945 et figure depuis dans toutes les rééditions[22]. Quinze poèmes ont été parallèlement versés au recueil *Derniers poèmes en vers et en prose* (même éditeur, même année) : « 1843-1943[23] », « L'Amour et les âges de l'homme[24] », « Mœurs littéraires[25] », « Un Hospodar de Valachie[26] », « … M'en détortille[27] », « Un mur ! un mur[28] », « Superstition d'enfants[29] », « Les colonnes du ciel ne sont pas épargnées[30] », « La puce est un homard minuscule[31] », « Quand du vaisseau le soleil eut éclairé[32] », « La sacristie déménage[33] », « Folklore 1943[34] », « Règle m'enterre[35] », « Printemps[36] » et le poème (re)titré « L'étoile jaune des juifs (43)[37] » sur lequel nous reviendrons.

En juin 1945, Bonet contribue aussi au premier numéro de la revue *Quadrige* fondée par René Huyghe[38]. Il confie à la revue trois dessins du recueil et plusieurs pièces poétiques : « … M'en détortille », « L'étoile jaune des juifs (43) », plusieurs aphorismes de « Folklore 1943 » et trois pièces supplémentaires : « Cours, vise haut…[39] » ainsi que le poème au titre très baudelairien « Le Vieux saltimbanque[40] » (ill. ci-contre). En 1946, un poème non titré est inséré en *incipit* de *L'Homme de cristal* sous le titre éponyme du recueil[41].



IMEC

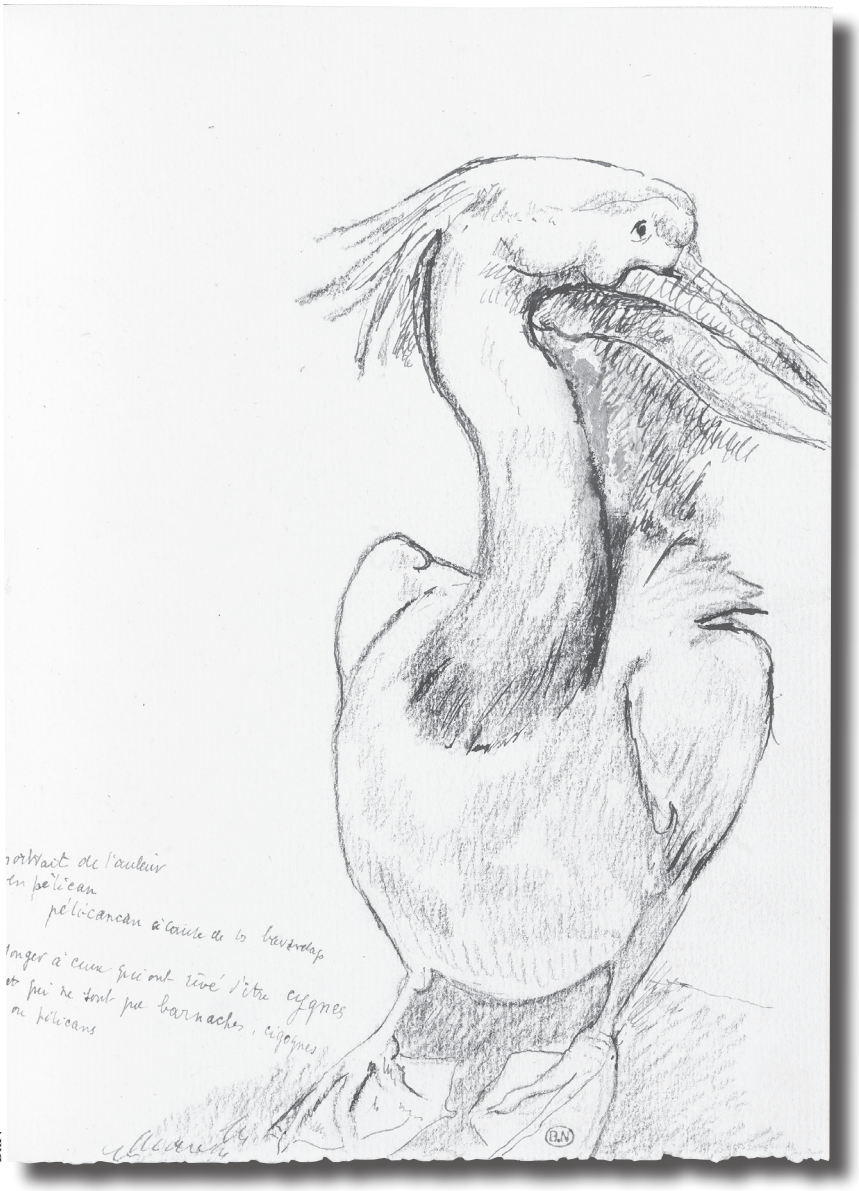
Parmi les pièces poétiques du recueil, un poème est doublement rattaché à Bonet. Il s'agit de « Aquariums » déjà offert par Jacob au relieur sous forme de dédicace portée sur son exemplaire de *Ballades* en 1938[42]. En octobre 1943, Jacob le reprend, sans variantes, et l'offre simultanément à Jean Rousselot[43]. Neuf poèmes ne sont pas uniquement rattachés à Bonet : il s'agit d'envois ou de poèmes antérieurement offerts à d'autres destinataires :

- le poème « Vous voilà avertis !/dix dames[44]… » a été offert à Cadou le 1er janvier 1943[45] sous le titre « Romantische »,
- « … M'en détortille » est une dédicace du *Cabinet noir* offerte le 12 mars 1943 à Marcel Métivier[46], jeune instituteur alors en correspondance avec Jacob. En la reprenant, le poète l'expédie aussi le 16 octobre à Gaston Criel[47],
- « Hospodar de Valachie » est offert à Marcel Métivier à la même période,
- Les aphorismes IV et V suivant « Folklore 43 » ont été offerts à Paul Éluard le 12 août 1942 à l'occasion de sa visite à Jacob. Ils seront publiés en décembre 1944 dans le numéro inaugural de *L'Éternelle Revue*[48].

Les autres pièces - dont une dédiée à Jean Rousselot - sont des reprises de dédicaces offertes à Monny de Boully et à Paulette Lanzmann à l'occasion de leur visite au poète en avril 1942[49] : « Petite chanson » (*incipit* « J'ai mangé des carottes nouvelles[50] »), « L'Étoile jaune » (*incipit* « Il mange des betteraves, votre chien ?[51] »), « Le Crapaud et l'étoile jaune des juifs » (*incipit* « Qui a vu le crapaud traverser une rue ? »), « Et que fait-il en prison ?[52] ». Ces quatre dédicaces sont écrites chacune en page de faux-titre de quatre exemplaires différents de *Ballades*[53]. Elles conservent leur statut d'exception dans le *Cornet* enluminé de 1943. Jacob les a placées au cœur du recueil : elles initient la première partie, avec variante dans le titre, pour « L'Étoile jaune des juifs (1943) » et donne pour la première fois l'indication du dédicataire Jean Rousselot ; enchâssent « L'Avis » pour « Petite chanson » ; ouvrent la section II (« L'Étoile jaune des juifs ») et l'intertitre de la section II pour la dernière. Ces poèmes ont été publiés à de nombreuses reprises dans des anthologies ou des revues ; nous connaissons surtout le poème « L'Étoile jaune des juifs (1943) » publié dans le recueil posthume *Derniers poèmes en vers et en prose* sous le titre « Amour du prochain » (*O.*, 1599). Ce poème en prose devenu emblématique du destin tragique de l'auteur a connu trois métamorphoses de titres et des variantes avant d'être fixé par la publication de 1945. En avril 1942, dédié à Paulette Lanzmann, il est titré « Le Crapaud et l'Étoile jaune » ; pour Bonet, il devient « L'Étoile jaune des juifs (1943) » avec mention « à Rousselot ». Un manuscrit pré-original[54] propose le même titre tronqué du millésime. Cette version est identique dans le manuscrit adressé à Rousselot qui la publiera d'ailleurs sous cette forme[55]. Un second manuscrit - issu de la collection de Pierre Colle - connu depuis l'exposition *Max Jacob, un poète assassiné* en 2014, montre que Jacob a barré le titre initial au profit de « Amour du prochain ». C'est cette version qui sera retenue pour l'édition de 1945 chez Gallimard et non la version initiale datée du 11 août 1942 publiée en décembre 1944 par Paul Éluard dans *L'Éternelle Revue*[56] sans indication de dédicataire, avec variantes et titré « L'Étoile jaune des juifs ».

L'ICONOGRAPHIE CÉLÈBRE L'AUTOPORTRAIT

Max Jacob réinvente sa présence dans le recueil par un ensemble iconographique qu'il conduit dans un jeu de comparaisons animales et végétales où le thème de l'autoportrait prédomine. « Le Portrait de l'auteur en pélican » initie en page de garde une série de six autoportraits. Quatre relèvent d'une symbolique positive : « Rose, portrait de mon cœur » déjà évoqué pour son esquisse,



Max Jacob, *Le Portrait de l'auteur en pélican*, encre sur papier, folio recto de garde, dessin légendé : « Devant cette poussière d'or du soleil, sur l'horizon de la plaine, devant cette poussière d'argent des saules autour des marais […] le corbeau replie ses voluptueuses ailes de velours et de soie, se recueille, salue profondément et cherchant dans sa poitrine en sort le cri du pélican qui fut celui du Christ mourant. » (Cette légende est reprise dans le corps du poème « Printemps », *O.*, p. 1579).

« Portrait de l'auteur en danseur », « Portrait de l'auteur en égyptien », « Sur les toits, portrait de l'âme de l'auteur ». Les trois autres sont des représentations par métamorphoses animales : « Portrait de l'auteur en lapin - un lapin n'est pas un poisson », une caricature simiesque de l'auteur légendée : « Seul véritable portrait de l'auteur » et le portrait inaugural « Portrait de l'auteur en pélican ».

Depuis le Moyen Âge, le pélican est le symbole de l'amour du Christ[57]. Symbole d'infinie charité et de résurrection, le pélican est pour Jacob un animal emblème. Il utilise cette métamorphose dans de nombreux poèmes ainsi qu'avec ses correspondants pour matérialiser l'amour qu'il leur porte : oiseau qui se dépouille au profit de ceux qu'il aime, oiseau qui apporte la libération, le pélican fixe aussi le devoir d'élévation. Cependant, celui qui orne le *Cornet* est bien différent : il se distingue d'abord par ses « bavardages ». Jacob conduit cette évocation vers une symbolique négative ; le pélican s'oppose au « cygne » mallarméen, image immaculée de l'inspiration poétique et au symbole de l'élévation. Le lapin de l'autoportrait est pareillement dans la même veine symbolique. Avachi, tout en oreilles tombantes, il voisine en regard avec l'aphorisme « La puce est un homard minuscule ». S'il n'entre pas en rapport direct avec le dessin du lapin, il nous semble cependant y faire écho : l'image de la puce confirme le choix de citer ou de dessiner des animaux insignifiants qui ne s'inscrivent pas dans une symbolique du sublime ou de l'ésotérique. « Un lapin n'est pas un poisson », précise le poète en titrant l'autoportrait : en effet, si l'image du poisson est riche en termes d'exégèse religieuse ou zodiacale, Max Jacob fait avec le lapin le choix d'un modèle graphiquement intéressant mais symboliquement dépourvu et plus atone.

BnF.

Max Jacob, encre sur papier, après la page de faux-titre, dessin légendé : « C'est par une maladroite erreur que cette pauvre rose/est dessinée à l'envers du merveilleux portrait de moi/(si ressemblant)/mais c'est mon portrait aussi, le portrait/de mon cœur. »

En dehors du bestiaire, le dessin inaugural de la rose est revendiqué comme un autoportrait « intérieur ». L'autoportrait figure après la page de faux-titre au recto du frontispice reproduisant le portrait

réalisé par Picasso en 1915. Rose épanouie et rayonnante, elle est entourée de deux bourgeons rehaussés par une légère couleur violette. La légende seule nous laisse penser qu'il s'agit d'une rose rouge par le couple rose/cœur. Le recours à la rose est une reprise d'une image littéraire connue qui fonde chez Jacob des analogies dynamiques (cœur/sang ; cœur/souffle ; cœur/amour) et permet - comme la pulsation que le cœur suggère - de propulser la série des autoportraits. Chez Jacob, le cœur n'est pas uniquement le siège des sentiments, il est le noyau de l'être, il a le pouvoir du rêve et de l'intuition, il est l'œil profond au-delà des limitations de l'œil comme le poème « À propos des rêves les trois Égrégors » le suggère :

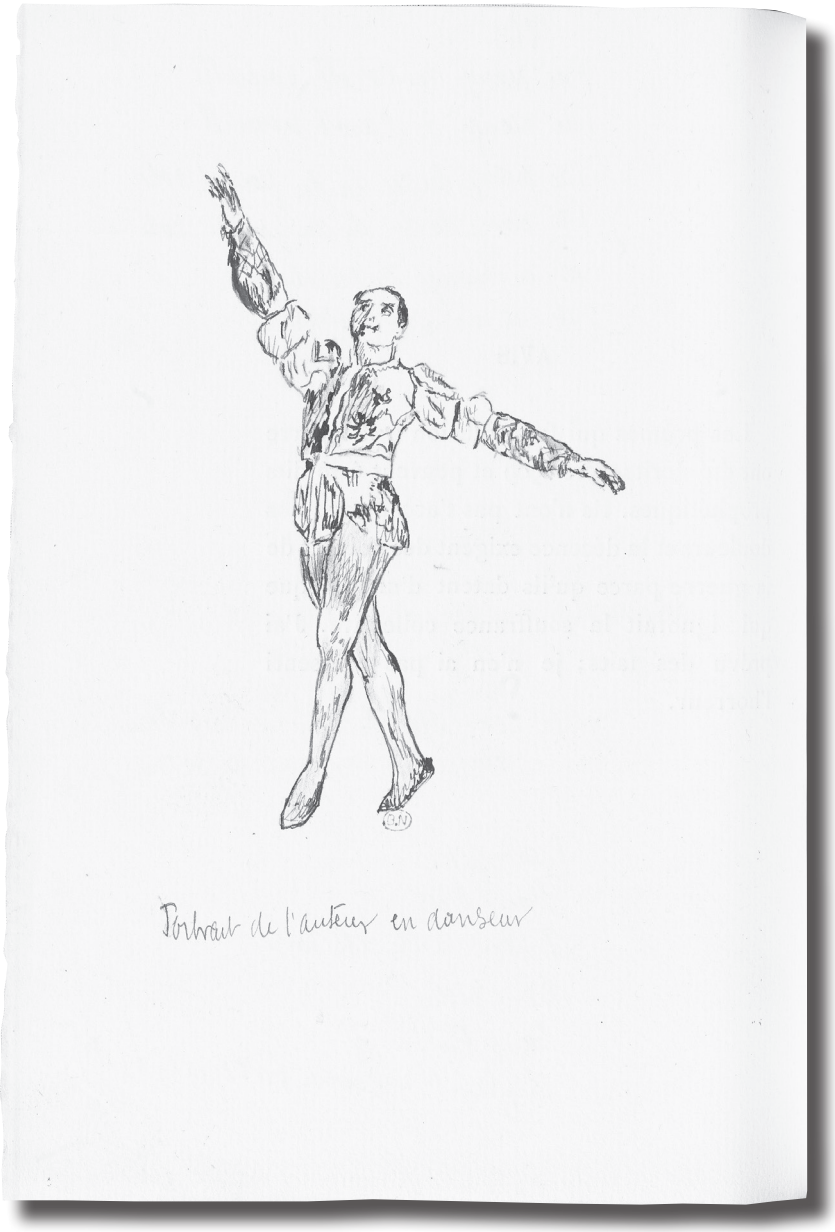
> *Sur le pas de la porte, la porte des Arcs de la Vie*
> *brillent les Égrégors, égrégors quotidiens de notre prophétie*
> *[…] entre l'œil de mon cœur et de lointains rideaux […]* (*O.*, 1537).

La rose, métaphore végétale positive, oriente le regard du poète vers un au-delà prophétique. Elle offre au lecteur « le cœur de l'auteur ». En clausule, Jacob offrira « son âme » dans l'autoportrait « Par-dessus les toits/portrait de l'âme de l'auteur » sur lequel nous reviendrons. Toute de tendresse, la rose est suivie par une série de dégradations et déformations qui aboutissent au portrait simiesque de l'auteur présenté comme son « Seul véritable. » Œil globuleux, visage déformé par un nez difforme, il fait écho à la dernière strophe du poème « Connaissez-vous Maître Eckhart » :

> *On connaît bien peu ceux qu'on aime*
> *mais je les comprends assez bien*
> *étant tous ces gens-là moi-même*
> *qui ne suis pourtant qu'un babouin* (*O.*, 1541).

Cet ultime autoportrait zoomorphique intervient également en clôture du recueil : tête mi-humaine, mi-animal, seule la calvitie du modèle peut effectivement évoquer un autoportrait. Le profil nasique, sorte de chimpanzé grotesque, tient de la caricature. Elle renvoie, sans aucun doute, à celles des juifs qui avaient cours à l'époque, se caractérisant par un nez épaté et démesurément long. Depuis la visite de la Gestapo questionnant son curé à propos de l'identité du Cicerone de la Basilique, Jacob « savait » qu'un « Juif ça se voit au nez[58]. » La réalisation de ce « Seul véritable portrait de l'auteur » en 1943 et les poèmes ajoutés au recueil évoquent douloureusement la crainte ressentie dans le contexte tragique et angoissant qui éprouve le poète.

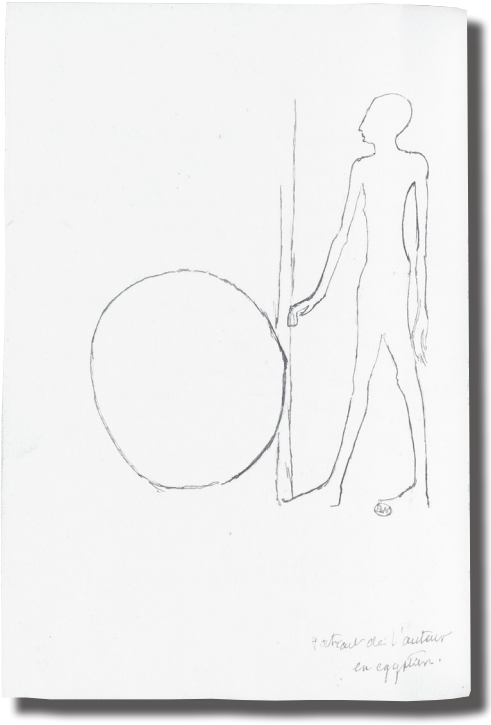
Les portraits sous formes humaines sont nettement plus valorisants que leurs pendants animaliers. Ils sont là encore, pour la plupart, revendiqués comme des autoportraits : en danseur, en Égyptien, en gymnaste.



BnF.

Max Jacob, *Portrait de l'auteur en danseur*, encre sur papier, p. 18.

Le premier représente Jacob en costume de danseur renaissance, relevant d'un équilibre existentiel sans doute très précaire pour l'artiste au moment où il le réalise. Sourire aux lèvres, le regard orienté sur un bras lui-même tendu vers une quête absente. Le costume et le visage sont crayonnés d'un travail de hachures subtil, particulièrement sur la partie droite du visage. Des ombres viennent çà et là ponctuer le portrait d'un Jacob qui a choisi de se dessiner jeune. C'est un portrait épanoui, centré en pleine page. La posture marque un passage entre deux figures. Sous le pourpoint, il porte une chemise ou lingerie, un haut de chausse, des chausses et des ballerines[59]. Est-ce une représentation inspirée par les spectacles de l'Eldorado dont Jacob était si friand dans ses années parisiennes ? On connaît son goût pour les arts de la scène : « Je connais la danse, le chant, le piano, les madrigaux » écrivait-il, par exemple, en préface de son catalogue chez Bernheim Jeune en mars 1920 (*O*., 1396). Si un Jacob vieillissant n'appréciera plus ce genre d'anecdotes (« Je ne m'aime pas beaucoup en danseur, encore moins en danseuse[60]. »), c'est pourtant bien en danseur qu'il se représente pour Bonet, sur demi-pointe, en dessinant un espace et un mouvement d'un grand classicisme.



BnF.

Max Jacob, *Portrait de l'auteur/en Égyptien*, encre sur papier, p. 48.

Le « Portrait de l'auteur en Égyptien », est d'une facture beaucoup plus schématique. Du style égyptien, Max Jacob a conservé le hiératisme de la figure présentée de profil. Entièrement dessiné à l'encre, ce dessin peut rappeler les unilinéaires que Jacob et Picasso s'amusaient à dessiner à l'époque de Céret en 1912 : linéarité du trait qui se borne aux contours[61]. Le personnage se tient devant un cercle, figure géométrique récurrente dans le *Cornet*[62]. Là encore, l'artiste revendique l'autoportrait. La schématisation géométrique sera présente pareillement en clausule du volume avec la présence d'un dessin composé de formes circulaires et triangulaires.

L'autoportrait au titre à la tonalité verlainienne[63] - « Par-dessus les toits/portrait de l'âme de l'auteur » - relève d'une technique plus élaborée : encre et nuances de fusain (ou crayon noir gras).

BnF.

Max Jacob, *Par-dessus les toits/portrait/de l'âme de l'auteur*, encre sur papier, avant-dernier feuillet de garde, verso.

D'une intention réaliste plus poussée, la scène décompose le mouvement d'un même gymnaste en quatre phases : au sol, prise d'élan et extension. L'athlète exécute un saut de l'ange. La lecture du mouvement s'effectue de droite à gauche et le titre confirme l'idée d'envol et de légèreté suggérée par l'évolution d'un corps dans l'espace. L'âme de l'auteur aspire à la légèreté des corps dessinés, matérialisée notamment par l'ultime précipité, une soustraction définitive à une pesanteur que le poète ne ressent que trop au moment où il trace ses dessins[64]. Réalisation d'un fantasme ponctuel, le gymnaste par succession des figures fait-t-il aussi écho au travail incessant de transformation de la matière verbale que Jacob effectue dans ses poèmes et, partant, à l'ensemble indéfiniment extensible du *Cornet… adde* ?

La désignation explicite de sept dessins comme des autoportraits ou « portraits de l'auteur » est-elle venue *a posteriori*, une fois les dessins terminés ? Le dessin aurait alors été tracé sans objectif substantiel, juste pour le plaisir graphique, et l'intention d'orienter la lecture vers un sens spéculaire (inscrire le « moi » dans le graphe) ? On pourrait penser à un désir de donner une cohérence à l'ensemble sous couvert d'une interrogation existentielle qui, en quelque sorte, serait venue à la relecture de l'enluminure destinée à enrichir le *Cornet*. Ce n'est pas le cas. Une étude minutieuse des techniques montre que les mentions manuscrites faisant allusion aux autoportraits sont immédiatement consécutives à la réalisation des dessins. Le trait de plume qui écrit les légendes est toujours d'une même facture - épaisseur du trait, nervosité calligraphique - que celle qui a présidé à l'élaboration du dessin. Cette cohérence du trait est particulièrement visible dans l'autoportrait sous la forme d'un lapin. On note une même épaisseur de la ligne et une encre remplissant certains volumes des lettres comme dans le dessin. La thématique de l'autoportrait relève d'une intention *a priori* et d'un véritable projet graphique et non d'un artifice tendant à donner de l'unité à ce qui n'en possédait pas préalablement. Les dessins ont bien été tracés dans un souci « de parler de soi », fût-ce sous la forme d'animaux ou de personnages hiératiques. On trouve pareillement une réelle cohérence dans les autres dessins qui ne sont pas donnés comme des autoportraits. Que ce soit avec la petite danseuse en tutu ou le dessin de l'écuyère juchée sur un cheval cabré, l'auteur nous place délibérément dans une esthétique de l'élan et de la légèreté. Le lapin reste généralement un emblème de vitalité et le tracé circulaire qui précède l'Égyptien est aussi une forme visuellement dynamique. Les animaux rapides (cheval, lapin) ou ailés (pélican, hérons) relèvent de la même intention. Les dessins du recueil enluminés pour Bonet tendent à une aspiration à la légèreté et à l'évasion dans un contexte oppressant. Leur exécution participe d'un choix profondément mûri par le poète. Représenter des fantasmes d'élan, de légèreté et d'envol revient aussi à exprimer sa frustration en termes d'élan, de légèreté et d'envols impossibles.

Pendant les quatorze mois qui précèderont sa mort, Max Jacob a poursuivi sa vie d'artiste par un travail d'enluminure semblable à celui des moines copistes. Il laisse à ses lecteurs par son œuvre immense et les recueils qu'il déclarait « salir » un témoignage biographique faisant ainsi écho à ce qu'il écrivait en février 1943 à Paul Bonet : « On ne meurt pas complètement : la vie continue ! ce n'est plus une vie terrestre, voilà tout[65]. »

ANNEXE

Marginalia du *Cornet à dés* enluminé pour Paul Bonet restés inédits

Cinq pièces poétiques enchâssent les intertitres des sections et le colophon. Nous les retranscrivons en précisant leur emplacement dans le volume :

➥ faux-titre : le poème enchâsse le titre

PAS DE LANCE !

— « Achille ! pourquoi cette tristesse ?
— Les génies ont murmuré devant ma tente : « Achille est stupide ! Et ils en étaient si heureux !
— Eh bien quoi ? les génies ne savent juger que de ceux qui leur ressemblent.
— « Mais ce n'est pas tout ! Thersite et Caliban ont dit la même chose. Ma stupidité est-elle si visible ? »
— « Allons prends ta lance d'or et venge ton honneur ! »
Sous le titre du recueil, Jacob ajoute :
— Serais-je triste si j'avais une lance d'or ?

M. J.

➥ en regard de la préface de 1906

DAMES D'AUTREFOIS

Je viens du Bois… j'étais au Bois… nous avons fait un tour "au Bois". Mais non, Madame ! vous venez de la rue Raynouard à Passy. Au coin de la rue du Ranelagh, il y a un entrepreneur de Pompes Funèbres : vous lui avez commandé une couronne en porcelaine : Regrets Éternels.

➥ en regard de la préface de 1916

De quelle éléphantiasie [sic]*/souffres-tu donc, ma fantaisie/quand dans le désert de l'Asie/tu me mène[s] et sur cet vasis [sic] ? Six dames peigne* un jouvenceau/ en pantalons de satin rose/- autrement absolument nues -/pour lui souhaiter la bienvenue./Lui : demande de quoi fumer/Haschish, jusquiame, opium./« on pourrait envoyer la bonne ? »*
*(*sic)*

➥ en regard de la section II

1943

Mon chèque ! il fut payé au Moulin Rouge transformé en Banque incertaine. Une dame devant un comptoir (consigne des Bagages) s'interrompit : « Zut pour les clients ! c'est mon heure de culture physique ! » Elle s'y mit et debout sur le comptoir à sous. Cependant un appareil de bars me rendait le chèque transformé : c'était une note de restaurant ! à telle heure, tel jour, telle minutes je devais aller manger 68f de viande et divers autres aliments d'un prix élevé. En sortant je négociais le papier : je l'échangeais contre un paquet de tabac.

➥ colophon

Ne m'embrassez pas dans le hall tous les/Étages nous verraient---- et l'étage qui/ Est au-dessus de tous les étages.

NOTES

1 Ex. sur Hollande (n° 51/85), page de faux-titre avec un envoi de Jacob illustré d'un dessin à la plume (« Jeunes gens jouant au ballon ») suivi d'un historique du recueil, *Bibliothèque Paul Bonet, éditions originales, livres illustrés*, Étude de M[e] Ader et Picard, 22-23 avril 1970, lot 260. Le catalogue présente vingt-quatre ouvrages de Jacob chargés de notes, dessins et confidences présentés comme « un ensemble unique pour la connaissance de cette œuvre » (préface, np). Nous remercions Véronique Châtaigner, conservateur de la Bibliothèque Forney, et Alain Segal de nous avoir aidé dans nos recherches du catalogue de vente.

2 Ex. sur Hollande (n° 76/85) enrichi de dessins et *marginalia*. *Ibid.*, lot 259.

3 *Ibid.*, lot 258, ex. sur Hollande (n° 4/30), BnF, RÉS P-YN-4. Ce travail d'enluminure est l'ultime travail de Jacob pour Bonet, débuté en février 1944 (*cf. PJ*, 508), trois gouaches seulement seront réalisées sur les quatre promises : « Le Faou, rade de Brest », « Landevenec, rade de

Brest », « Chapelle Sainte-Marie-du Menez ». Jacob a adressé au relieur un de ses derniers billets écrit sur le chemin de Drancy pour qu'il puisse récupérer le recueil « si son séjour à Drancy se prolongeait. » Plusieurs lettres et coupures de journaux annonçant la mort du poète truffent l'ex.

4 *Bibliothèque Paul Bonet*, *op. cit*., lot 261. Ex. n° 87 sur Hollande enrichi de sept dessins en pleine page et douze dans le texte.

5 *Idem*, lot 263. Lire la dédicace dans *PJ*, 505.

6 « À Paul Bonet/dont les reliures agrandies/feraient de belles fresques/cubistes./Son futur ami/sans doute/Max Jacob/43. »

7 *Bibliothèque Paul Bonet, op. cit*., lot 262.

8 Vente Tajan, 13-14 mai 2003, t. 2, lot 131. Le *Cornet* porte en garde l'*ex libris* du collectionneur.

9 BnF, RÉS 8-NFZ-16.

10 BONET Paul, *Carnets 1924-1971, Répertoire complet, descriptif et bibliographique de toutes ses reliures*, Blaizot, 1981. Les reliures du *Cornet* sont répertoriées aux entrées 292, 1025, 1027, 1030, 1571 et 1072. Cette dernière correspond à l'exemplaire commenté dans cet article.

11 Le cartonnage d'éditeur du *Cornet* réalisé en 1946 pour Gallimard n'est pas catalogué dans les *Carnets*.

12 « La main libre jette les dés étoilés dans les nuages du rêve » (*Carnets*, *op. cit.*, notice 292). Ce recueil contient treize documents autographes reliés en tête et des lettres à Léonce Rosenberg. La première reliure de Bonet pour un ouvrage de Jacob a été réalisée pour *Visions des souffrances de la mort de Jésus, fils de Dieu* (ex. Japon, n° 3). Présenté au *Salon d'Automne* de 1933, le volume est mis en vente en nov. (*Carnets*, *op. cit.*, notice 122).

13 DODERET André, « Le livre au Salon d'automne », *Les Nouvelles Littéraires*, 16 nov. 1935, MUQ.

14 Lettre inédite à Paul Bonet, 15 janv. 1944 (lettre truffant l'ex. de *La Côte*, *op. cit*.).

15 *Cf*. *supra* l'article de Françoise Nicol.

16 Jacob n'était pas content des dessins exécutés pour *Le Phanérogame* : « Il espér[ait] mieux pour le *Cornet* » (à Paul Bonet, 7 oct. 1943, *PJ*, 501). Jacob le remercie de son mandat le 2 février suivant (*ibid.*, 505).

17 *MJMB*, 319.

18 Les pièces poétiques sont copiées avec soin : le manuscrit autographe à l'encre noire ne comporte aucune rature à l'exception de quelques surcharges dans le fil de la dédicace (frontispice). Jacob a commis deux erreurs grammaticales en copiant le poème « De quelle éléphantiasie » qu'il marque d'une croix renvoyant à un « sic ».

19 Jacob a porté deux autres annotations sur le volume. En faux-titre, il précise que : « Les poèmes [qu'il ajoute] à ceux-ci et ce manuscrit forment un ensemble que j'intitule *Cornet à dés… adde*. Cet ensemble est indéfiniment extensible » confirmant ainsi en 1943 sa fidélité au genre du poème en prose qui avait fait sa renommé à partir de 1917. Au verso, Jacob a écrit en regard du tirage : « Ces 14 exemplaires [sur Japon] n'ont jamais existé si je ne me trompe » : il ne se souvenait pas, en 1943, d'avoir enrichi l'ex. n° 5 en 1935 ni l'avoir dédicacé en juillet 1942 à Paul Éluard.

20 On retrouve une dédicace portée sur *Le Phanérogame* ornée d'un dessin représentant une écuyère juchée en amazone tenant un cerceau au-dessus de sa tête (dessin à la plume), Arsenal, RES-5152.

21 « Mets-moi des feuilles ! J'aime ce procédé ! La page du livre m'intimide et me fait perdre 80 % de mes moyens », lettre inédite à Paul Bonet, 15 janv. 1944, *op*. *cit*.

22 Page de garde et renvoi par Jacob à la page 134 ; *O*., 428.

[23] *Levé* : I, sect. IV ; *O.* 1594.
[24] *Levé* : I, sect. V ; *Idem.*
[25] *Levé* : colophon ; *O.*, 1582.
[26] *Levé* : *Idem* ; *O.*, 1541.
[27] *Levé* : *Ibid.* ; *O.*, 1552. Poème envoyé à Gaston Criel, 16 oct. 1943 (*PJ*, 502).
[28] *Levé* : I, sect. II ; O., 1605.
[29] *Levé* : *Idem* ; *O.*, 1586.
[30] *Levé* : p. 34 ; *O.*, 1587.
[31] *Levé* : *Idem.*
[32] *Levé* : I, sect. II ; *O.*, 1606.
[33] *Levé* : I, sect. II ; O., 1586.
[34] *Levé* : I, sect. III ; *O.*, 1601, aphorismes III-V publiés dans *L'Éternelle Revue* fondée par Paul Éluard dans la clandestinité (n°1, n^lle^ série, 1^er^ déc. 1944, p. 44). Une erreur de composition au sommaire attribue ces aphorismes à Valentin Guillois (*alias* Robert Desnos), en revanche, les textes reproduits en *infra* sont bien attribués à Jacob.
[35] *Levé* : « Avis » ; *O.*, 1586.
[36] *Levé* : I, sect. I ; *O.* 1579.
[37] *Levé* : I, sect. II ; *O.*, 1599.
[38] *Quadrige, Pensée, Art, Vie, Élégance*, juin 1945, n° 1. Voir l'illustration.
[39] « Cours, vise haut ! mais la folie ? elle/vient quand la lumière n'est pas en rapport/avec la capacité en litres du récipient./Oh ! quelle douce lumière dans le petit salon/de grand'mère ! si on ouvrait un peu plus les/volets : "Non ! mon enfant : la lumière me/fait mal aux yeux." »
[40] *Level* : 33 : « Le Vieux Saltimbanque/En maillot rose, le saltimbanque se meurt/Son épaule recule/et sa paume s'ouvre/Que va-t-il donner encore ?/Il se donne lui-même/à la mort./"Il ne me devait presque plus rien." Dis sa femme près de lui en tutu. »
[41] JACOB Max, *L'Homme de cristal* dans *La Vérité du poète*, La Table Ronde, 2015, p. 23.
[42] « Aquariums /Le corps de l'homme est une géographie/illimitée dans la géographie du cosmos./L'esprit de l'homme est une géographie/dans une géographie illimitée. Le but/de la vie est de faire passer le moi d'un/aquarium dans l'autre. » BOULOUQUE Claudine, BOURDOIS Claude, *Max Jacob dans ses livres*, Les Amis de la reliure originale/BHVP, 1994, p. 48. Poème inscrit en page de titre, suivi de l'envoi : « à Monsieur Paul Bonet/puisqu'il s'intéresse à mes productions/- avec gratitude - et sympathie. M. J. » Au verso un dessin original à la plume représentant deux cavaliers en chapeaux haut de forme légendé : « à Monsieur Paul Bonet/hommage de Max Jacob », BnF, fds Max Jacob-coll. Gompel Netter, n° 147.
[43] *Nef*, n° 46, sept. 1948, p. 24 et *Max Jacob au sérieux* suivi de *treize poèmes et de quatorze lettres de Max Jacob,* Charlieu : La Bartavelle, 1994, p. 191.
[44] « Beaucoup de poésie en trois lignes/Burnes-Jones/Vous voilà avertis/Dix dames de la haute société anglaise/sur la pelouse après minuit./Ces dames s'étaient donné rendez-vous/pour chanter en chœur s'il y avait clair de lune./Parce que l'ombre du cadran solaire/Est intéressante/ces dames sont en chemises de nuit/Ou en pyjamas blanc sur blanc./L'une des dames qui pense trop/Se trouve mal/C'est une blonde ! on la transporte/Auprès de la fontaine/(poème recommandé). »
[45] Lettre inédite à R. G. Cadou (BM Nantes, ms CAD-B90) contenant aussi « Le Château de Painbis » (*O.*, 1582).
[46] JACOB MAX, « Lettres à Marcel Métivier », correspondance annotée par A. Kimball et P. Sustrac, *Max Jacob écrit, Lettres à six amis - Charles Oulmont, Louis Vaillant, Jean*

Cassou, René Iché, Louis Dumoulin, Marcel Métivier, (Anne Kimball, dir.), Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2015, p. 296.

47 Voir *supra* n. 27.

48 « Eu la visite d'Éluard, homme noble et sympathique. », lettre inédite à Paul Petit, 12 août 1942, coll. particulière. Le poème publié dans *L'Éternelle Revue* porte la même date.

49 LANZMANN Claude, *Le Lièvre de Patagonie*, Gallimard, 2009, p. 77-80.

50 « J'ai mangé des carottes nouvelles / J'ai mangé des carottes nouvelles / J'ai mangé du, du, du, du poulet rôti / J'ai mangé du, du, du, du poulet rôti / Et j'ai mangé des mirabelles / Et j'ai mangé des mirabelles. / Un compotier, tier, tier, de gâteau de riz / Un compotier, tier, tier, de gâteau de riz / Pisse, pisse / bœuf Apis. / Il pleut sur le réfectoire / Pisse, pisse, / bœuf Apis / Il pleut sur mes pissenlits. » Alors que l'envoi à Boully s'achevait par la mention « affectueusement », à Bonet il écrit en clausule du poème : « * je te décore de l'ordre du plant des pissenlits. »

51 « L'Étoile jaune / Il mange des betteraves, votre chien ? / - Non ! c'est le sang d'un juif qui est / tombé dans la neige / Il pourrait choisir un autre endroit / que mon trottoir pour s'évanouir / Max Jacob / à Mony de Boully / St-Benoît-s / Loire. »

52 « Et que fait-il en prison ? / Il lit des journaux de mode et des chroniques mondaines : foule élégante au Grand prix. Remarque dans l'Assistance la Comtesse en velours gris perle / Madame Macadam etc… »

53 *Bibliothèque de Dominique de Villepin* : P. Bergé & associés 28 nov. 2013, p. 52. Les quatre ouvrages sont réunis dans une reliure de Paul Bonet (*Carnets*, *op. cit*., notice 867). Nous remercions Mme Mille, documentaliste de l'Hôtel Drouot et Mmes Dugenit et Scaringi de la société P. Bergé & associés de leur aide.

54 *O*., 1530, le second ms a figuré dans l'exposition *Max Jacob, un poète assassiné* (SUSTRAC Patricia dir., AMJ / CERCIL, mars-sept. 2014).

55 ROUSSELOT Jean, *op. cit.,* p. 190.

56 Nous indiquons les variantes : « Une jambe reste en arrière, il la ramène ! ainsi avance-t-il. Clown pygmée, il sort de l'égout ? il y va ? », *L'Éternelle Revue*, *op. cit.,* p. 37. Une erreur au sommaire attribue ce texte à Jean Paulhan, *infra* le texte est attribué à Jacob. Le poème est suivi d'un extrait d'une lettre de Jacob datée de déc. 1942 : « Comment puis-je penser à la poésie alors que mon frère de Bretagne est en prison ? ».

57 PORTIER Lucienne, « Le Pélican, histoire d'un symbole », *Archives des Sciences sociales chrétiennes*, vol. 59, n° 2, 1985, p. 293.

58 « Un gestapo me dit "vous êtes juif !" / - je suis catholique. / Le curé de Germigny dit : "Il est catholique… et breton !" / - "En tous cas de race, ça se voit au nez." » *Cf*. « Journal de guerre de Max Jacob », *CMJ*, 2006, p. 79.

59 Nous remercions Mme Frédérique Touroude, modiste à l'Opéra de Paris, pour son aide.

60 JACOB Max, « Lettres à Louis Dumoulin », corr. annotée par A. Kimball et P. Sustrac, *Max Jacob écrit, op. cit*, 3 février 1942, p. 212.

61 *CAT*. Voir les reproductions des années 1909 à 1912.

62 PONTIER J.-Marc, *op. cit*., 2e partie.

63 VERLAINE Paul, *Sagesse,* Gallimard, coll. La Pléiade, t. III, 1948, p. 184.

64 La représentation de l'envol dans l'iconographie de Jacob est fréquente, elle est aussi une figure de création littéraire qui travaille la matière verbale. À Kahnweiler, Jacob écrivait : « Renvoyez-moi les poèmes dont vous ne pouvez vous servir pour que j'en fasse d'autres, car j'en ai la veine, mais il me faut un tremplin », *G* I, 64, lettre du 6 oct. 1911. Voir également *infra* l'article d'Antoine Piantoni.

65 Dédicace à Paul Bonet portée sur le *Siège de Jérusalem*, *Bibliothèque Paul Bonet, op. cit.*, lot 261.